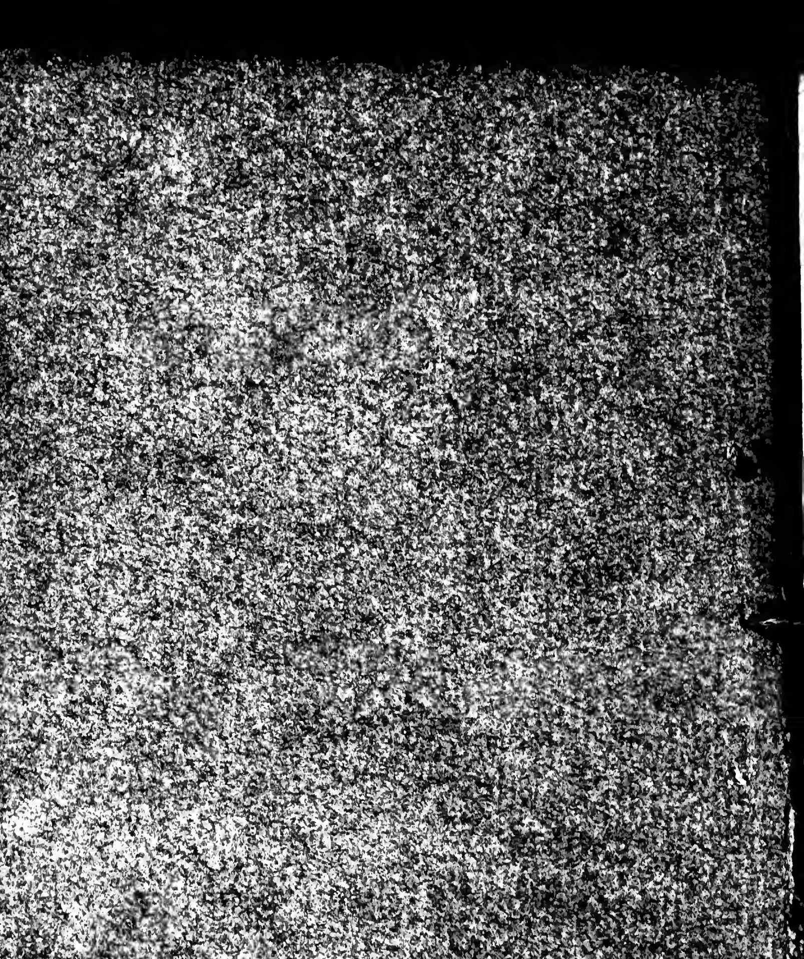
Histoire nouvelle et divertissante du bon-homme

A Bruyères

1809



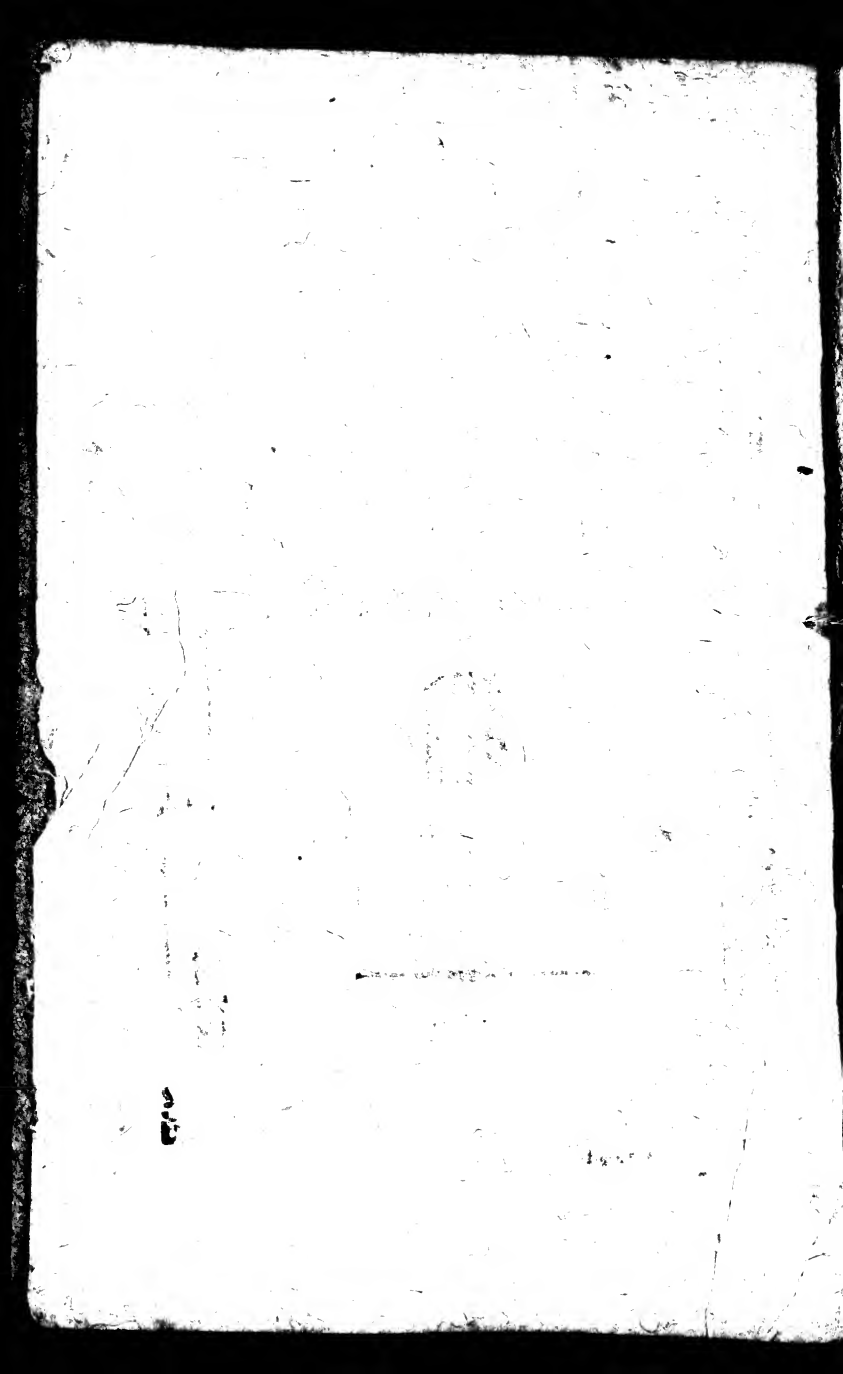
HISTOIRE NOUVELLE ET DIVERTISSANTE *DU BON-HOMME* MISÈRE,

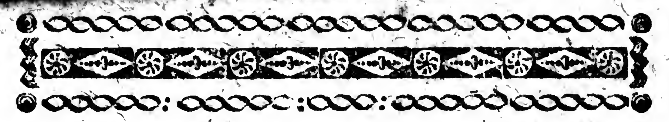
Où l'on verra l'origine de la Misère, & quand elle finira dans le monde.



A BRUYÈRES,
Chez MICHEL VIVOT, Imprimeur-Libraire.

1809.





L'ORIGINE DE MISÈRE,

Où l'on verra ce que c'eſt que la Misère, où elle a pris ſon commencement, & quand elle finira dans le monde.

DANS un voyage que j'ai fait avec quelques amis autrefois en Italie, je me trouvai logé chez un bon homme de Curé, qui aimait extrêmement à rapporter quelques hiſtoriettes, j'ai retenu celle-ci, qui m'a parut digne d'être miſe au jour, & comme elle ne roule que ſur la misère, dont il nous avait rompu la tête; avant de la raconter, je vous la rapporterai telle qu'il nous la donnât alors, ainſi que vous allez la lire.

Vous retrouverez à redire, Meſſieurs, commença notre bon homme de Curé, de ce que je ne vous entretiens que de Misère. Chacun, dit-il, a ſes raiſons, & vous ne ſauriez pas les miennes, ſi je ne vous les expliquais, vous n'en êtes ſans doute pas informés. Ce mot de *Misère* ne ſe dit pas pour rien, & peu de gens ſavent que ce nom eſt celui d'un des habitants de ma paroiſſe, lequel aſſurément n'eſt pas riche, mais honnête homme, quoique ce ne ſoit que misère chez lui. C'eſt dommage que ce cher paroiſſien y ſoit ſi peu aimé, lui qui eſt tant connu, dont

A 2

l'âme eſt ſi noble, lui qui eſt ſi généreux, ſi bon ami, ſi prêt à ſervir dans l'occaſion, ſi affable, ſi courtois; enfin, que vous dirai-je, lui qui n'a pas ſon pareil dans la vie, & qui n'en aura jamais.

Vous allez peut-être croire, nous dit-il, Meſſieurs, que ce que je vais vous dire, c'eſt un conte fait à plaiſir, car quand on parle tant du pauvre Misère, on ne ſait guère au juſte ſon hiſtoire; mais je vous proteſte, foi d'honnête homme, que rien n'eſt plus ſincère, ni plus véritable; & je doute même, dans tout le voyage que vous allez faire, que vous appreniez rien de plus ſérieux.

Je vous dirai donc que deux particuliers, nommés *Pierre & Paul*, s'étant rencontrés dans ma paroiſſe qui eſt paſſablement grande, & dont les habitants ſeraient aſſez à leur aiſe, ſi Misère n'y demeurait pas. En arrivant à lentrée de ce lieu, du côté de Milan, environ ſur les cinq heures du ſoir, étant tous deux trempés, comme on dit, juſqu'aux os, où logerons-nous, demanda Paul à Pierre? De foi, lui répondit-il, je ne connais pas le terrain, je n'ai jamais paſſé par ici. Il me ſemble, répartit Paul, que ſur la droite voici une groſſe maiſon, qui paraît appartenir à quelque riche bourgeois, nous pourrions lui faire la prière, ſi c'eſt ſa volonté de nous vouloir bien retirer pour cette nuit. J'y conſens de tout mon cœur, dit Pierre; mais il me paraît, ſauf votre meilleur avis, qu'il ſerait bon, avant d'entrer chez lui, de nous informer, dans le voiſinage, quel ſorte d'homme c'eſt que le mai-

tre de ce logis, s'il a du bien, s'il est aisé, car on s'y trompe assez souvent. Avec toutes les belles maisons qui paraissent à nos yeux, nous trouvons, pour l'ordinaire, que ceux qui semblent en être les maîtres, les doivent, & n'ont pas quelquefois un liard de lods à y prétendre; pour bien connaître un homme, & juger pertinemment de ses biens & facultés, il faut le voir mort; mais si nous attendions après cela pour souper, nous pourrions bien dire nos *bénédicités* & nos *grâces* dans le même moment. Cela n'est pas trop commun, répondit Paul; mais la pluie continue toujours, je vais demander à une bonne femme qui lave du linge dans ce fossé, ce qu'il en est. Hé bien, bonne mère, lui dit Paul, s'approchant d'elle, il pleut bien fort aujourd'hui. Bon, lui répondit-elle, monsieur, ce n'est que de l'eau, & si c'était du vin, cela n'accommoderait pas ma lessive. Vous êtes gaie, à ce qu'il paraît, repartit Paul. Pourquoi pas, lui dit-elle, il ne me manque rien au monde de tout ce qu'une femme peut souhaiter, excepté de l'argent. De l'argent, dit Paul, hélas! vous êtes bienheureuse si vous n'en avez point, & que vous puissiez vous en passer. Oui, répondit-elle, cela s'appelle parler comme S. Paul, la bouche ouverte. Vous aimez à plaisanter, bonne femme, lui dit Paul; mais vous ne savez pas que l'argent est ordinairement la perte de nombre d'âmes, & qu'il serait à souhaiter pour bien des gens qu'ils n'en maniassent jamais. Pour moi, lui dit-elle, je ne fais pas de pareils souhaits; j'en manie

ſi peu que je n'ai pas ſeulement le temps de re-
garder une pièce comme elle eſt faite. Tant mieux,
dit Paul. Ma foi tant mieux vous-même, lui dit-
elle ; voilà une plaiſante manière de parler ſi vous
avez envie de vous moquer de moi, vous pou-
vez paſſer votre chemin ; auſſi-bien voilà votre
camarade qui ſe morfond en vous attendant.
Nous nous réchaufferons tantôt, répartit Paul,
mais, bonne mère, ne vous fâchez point, je
vous prie ; je n'ai pas intention de vous rien dire
qui vous faſſe de la peine, & vous ne me con-
naiſſez pas, à ce que je vois. Allez, allez, lui
dit-elle, monſieur, paſſez votre chemin, vous
n'êtes qu'un enjoleur.

Pierre, qui avait entendu une partie de cette
converſation, dont il était fort ennuyé, à cauſe
d'un orage extraordinaire qui ſurvint ; s'étant
approché, dit : Cette femme devrait ſe mettre à
couvert ; quelle néceſſité de ſe mouiller de la
ſorte ? eſt-ce un ouvrage ſi preſſé ? cela ne ſe
pourrait-il pas remettre à une autrefois ? Cou-
rage, dit-elle, l'un raiſonne après comme l'au-
tre ; on remet la beſogne du monde comme cela
en votre pays ; malepeſte vous ne connaiſſez
guère les gens de ces quartiers. S'il manquait,
dit-elle, en regardant Pierre, ce ſoir une coiffe
de nuit de tout ce que j'ai ici à monſieur Ri-
chard, je ne ſerais pas bonne à être jetée aux
chiens. Cet homme eſt donc bien difficile à con-
tenter, lui demanda Pierre ? Ho ! monſieur,
s'écria-t-elle, c'eſt bien le plus ladre vilain qui
ſoit ſur la terre. Si vous le connaiſſiez.... c'eſt

un homme à se faire fesser pour une bajoque*. Comment, dit Pierre, n'est-ce pas celui qui demeure à cette belle maison qu'on découvre d'ici? Tout juste, répondit la bonne femme; & c'est pour lui que je travaille. Adieu, lui dit Pierre, le tems qu'il fait ne nous permet pas de causer d'avantage. Ayant rejoint Paul, ils se mirent à couvert sous un petit auvent; à quatre pas de là ils se consultèrent ensemble de ce qu'ils feraient en cette occasion. Après avoir été un quart-d'heure un peu embarassés, voyons, dit Pierre, ce qu'il en sera, risquons le paquet; si vilain que soit cet homme, peut-être aura-t-il quelqu'honnêteté pour nous; ces sortes de gens ont quelquefois de bons moments. Allons, dit Paul, je vais faire la harangue, je voudrais de tout mon cœur en être quitte & que nous fussions déjà retiré. Ils arrivèrent enfin à la porte de M. Richard, comme il allait se mettre à table. Ils heurtèrent fort doucement, & un valet étant venu à la hâte, & ayant passé nu tête au bout de la cour, se sentant mouillé, leur demanda fort brusquement ce qu'ils souhaitaient. Paul, qui était obligé de porter la parole, le pria, avec toutes sortes d'honnêtetés de vouloir bien demander à son maître, s'il aurait assez de bonté que d'accorder un petit coin de sa maison à deux hommes très-fatigués. Vous prenez bien de la peine, leur dit-il, mes bonnes gens, mais c'est un temps perdu, mon maître ne loge jamais personne. Je le crois, dit

* *Monnaie d'Italie qui vaut à peu-près un sou.*

Paul, mais faites-nous l'amitié, par grâce, d'aller lui dire que nous souhaiterions bien avoir l'honneur de le saluer. Ma foi, dit le valet, le voilà sur la porte de la salle, parlez-lui vous-même.

Qui sont ces gens-là, dit Richard à son valet, d'une voix assez élevée? Ils demandent à loger, répondit l'autre. Hé bien! maraud, ne peux-tu pas leur répondre que ma maison n'est pas une auberge.

Vous l'entendez, messieurs, ne vous l'avais-je pas bien dit? Paul se hasardant d'approcher Richard: Hélas! monsieur, dit-il d'un air pitoyable, par le mauvais temps qu'il fait, ce serait une grande charité que de vouloir bien nous donner, s'il vous plaît, un pauvre petit endroit pour reposer deux ou trois heures. Voilà des gens d'une grande effronterie, dit-il, en regardant son valet, & pourquoi laisses-tu entrer ces canailles? Allez, allez, dit-il d'un air méprisant à Paul, chercher à loger où vous l'entendrez, ce n'est pas ici un cabaret; puis leur fit fermer la porte au nez.

Le mauvais temps continuant toujours, que deviendrons-nous, dit Paul? Voici la nuit qui approche; si l'on nous reçoit partout de même que dans cette maison, nous courons risque de passer assez mal notre temps. Le Seigneur y pourvoira, répondit Pierre, nous devons, comme vous le savez aussi bien que moi, nous confier en lui; mais, dit-il en se retournant, il me semble que voici à deux pas d'ici notre blanchisseuse, avec

laquelle nous avons causé en arrivant, laquelle paraît bien fatiguée, & qui se repose sur une borne avec son linge. C'est elle-même, dit Paul. Il serait bon, continua Pierre, de lui demander où nous pourrions loger. J'y consens, lui répondit il. En même-temps Paul s'approchant de cette pauvre femme lui demanda dans quel endroit de la ville les passants qui n'avaient pas d'argent, pouvaient être reçus pour une nuit seulement. Je voudrais, leur répondit-elle, qu'il me fût permis de vous retirer, je le ferais de bon cœur, parce que vous paraissez de bonnes gens; mais je suis veuve, & cela ferait causer. Cependant si vous voulez bien m'attendre & avoir un peu de patience, dans mon voisinage & près de ma petite chaumière qui est au bout de la ville, où nous avons un pauvre bon homme, nommé *Misère*, qui a une petite maison tout auprès de moi, & qui pourra bien vous donner gîte pour ce soir. Volontiers, répondit Paul, allez faire à votre aise vos affaires, nous vous attendons ici. La bonne femme étant entrée chez M. Richard, & ayant remis son linge dans le grenier, revint trouver nos deux voyageurs qui exerçaient toutes leurs vertus pour ne pas s'impatienter. Suivez-moi, dit-elle, & marchons un peu vite car il y a un bon bout de chemin à faire, & il sera assurément nuit avant que nous soyons à la maison. Ils arrivèrent enfin. Cette charitable femme ayant heurté à la porte de son voisin, ils furent très-long-temps à attendre qu'elle fût ouverte, parce que le bon homme était déjà couché,

quoiqu'il ne fût au plus que six heures & demie. Il se leva à la voix de sa voisine, & lui demanda fort obligeamment ce qu'il y avait pour son service. Vous me feriez plaisir, lui répondit-elle, de donner à coucher à deux pauvres gens qui ne savent de quel côté donner la tête. Où sont-ils, lui demanda le bon homme en se levant promptement? A votre porte, répondit-elle. A la bonne-heure, lui dit-il, allumez-moi seulement un peu ma lampe, je vous en prie. Ayant de la lumière, ils entrèrent dans la maison, mais tout y était sans dessus dessous, l'on n'y connaissait rien au monde. Le maître de ce taudis logeait seul. C'était un grand homme maigre, sec & pâle, qui semblait sortir d'un sépulcre. Dieu soit céans, dit Pierre. Hélas! dit le bon homme, ainsi soit-il; nous aurions bien besoin de sa bénédiction pour vous donner à souper, car je vous proteste qu'il n'y a pas un morceau de pain ici. Il n'importe, dit Pierre, pourvu que nous soyons à couvert, c'est tout ce que nous souhaitons. La voisine qui s'était bien doutée qu'on ne trouverait rien chez le pauvre Misère, était sortie fort doucement, rentra aussitôt, apportant quatre gros merlans rotis, avec un gros pain & une cruche de vin de Suze. Je viens, dit-elle, souper avec vous. Du poisson, dit Pierre, oh! nous voilà admirablement bien. Comment, monsieur, est-ce que vous aimez le poisson? Si j'aime le poisson, reprit-il, je dois bien l'aimer, puisque mon père en vendait. Je suis fort heureuse, reprit la voisine, cela étant

de la sorte, d'avoir un petit morceau de votre goût & qui puisse vous faire plaisir. L'embarras se trouva très-grand pour se mettre à table, car il n'y en avait point. La bonne voisine en fut chercher une; enfin on mangea, & comme il n'est que viande d'appétit, les poissons furent trouvés admirablement bons, il n'y eut que le maître de la maison qui ne put pas prendre sa part. Il n'avait cependant pas soupé, quoiqu'il fût couché lorsque cette compagnie était arrivée chez lui; mais il lui était arrivé une petite aventure l'après-midi, qui l'avait rendu de très-mauvaise humeur; aussi ne fit-il que conter ses peines, ses douleurs & ses afflictions durant tout le repas; à quoi les deux voyageurs parurent fort sensibles & n'oublièrent rien pour sa consolation.

L'accident qui lui était survenu n'était pas bien considérable; mais, comme on dit, il n'est pas difficile de ruiner un pauvre homme. Dans la cour, où l'on pouvait entrer facilement, n'y ayant qu'une haie à sauter, il y avait un assez beau poirier, dont le fruit était excellent, & qui fournissait seul presque la moitié de la subsistance de ce bon homme. Un de ses voisins qui avait guetté le quart-d'heure qu'il n'était pas à la maison, lui avait enlevé toutes ses plus belles poires; bien que cela l'avait tellement chagriné par la grosse perte que cela lui causait, qu'après avoir bien juré contre le voleur, il s'était de dépit allé coucher sans souper. Sans cette aventure, il courait encore le même risque, puisque dans toute la journée il n'avait pas pu trouver un seul morceau de pain par toute la ville.

Il avait assurément raison d'avoir de l'inquiétude; il y en a bien d'autres qui se chagrineraient à moins. Paul en regardant Pierre: Voilà un homme, lui dit-il, qui me fait compassion, il a du mérite & l'âme bien placée; tout misérable qu'il est, il faut que nous prions le ciel pour lui. Hélas! monsieur, vous me ferez bien plaisir. Pour moi, dit le bon Misère, il me semble que mes prières ont bien peu de crédit, puisque quoique je les renouvelle souvent, je ne puis pas sortir du fâcheux état où vous me voyez réduit. Le Seigneur éprouve quelquefois les justes, lui dit Pierre en l'interrompant; mais, mon ami, continua-t-il, si vous aviez quelque grâce à demander à Dieu, de quoi s'agirait-il? que souhaiteriez-vous? Ah! dit il, monsieur, dans la colère où je me trouve contre les frippons qui ont volé mes poires, je ne demanderais rien autre chose au Seigneur sinon *que tous ceux qui monteraient sur mon poirier, y restassent tant qu'il me plairait, & n'en pussent jamais descendre que par ma volonté.*

Voilà se borner à peu de chose, dit Pierre; mais enfin cela vous contentera donc? Oui, répondit le bon homme, plus que tous les biens du monde. Quelle joie, poursuivit-il, serait-ce pour moi, de voir un coquin sur une branche demeurer là comme une souche en me demandant quartier! Quel plaisir de voir, comme sur un cheval de bois, les misérables larrons! Ton souhait sera accompli, lui répondit Pierre; & si le Seigneur fait souvent, comme il est vrai, quel-

que chose pour ses serviteurs, nous l'en prierons de notre mieux.

Durant toute la nuit, Pierre & Paul se mirent effectivement en prières; car pour parler de coucher, le pauvre Misère n'avait qu'une seule botte de paille qu'il voulut bien leur céder, mais qu'ils refusèrent absolument, ne voulant pas découcher leur hôte. Le jour venu, & après lui avoir donné toutes sortes de bénédictions, de même qu'à la voisine qui en avait usé si honnêtement avec eux, ils partirent de ce triste lieu, & dirent à Misère qu'ils espéraient que sa demande serait octroyée, que dorénavant personne ne toucherait à ses poires qu'à bonne enseigne, qu'il pouvait hardiment sortir; que si durant son absence, quelqu'un était assez hardi que de monter sur l'arbre, il l'y retrouverait lorsqu'il reviendrait à la maison, & qu'il ne pourrait jamais en descendre que de son consentement.

Je le souhaite, dit Misère en riant; c'était peut-être la première fois de sa vie que cela lui arrivait, aussi croyait-il que Pierre ne lui avait parlé de la sorte que pour se moquer de lui, de la simplicité qu'il avait eu de faire un souhait si extravagant. Enfin, les deux voyageurs étant partis, il en arriva tout autrement que Misère n'avait pensé, & il ne tarda pas à s'en apercevoir; car le même voleur qui lui avait enlevé ses plus belles poires, étant revenu le même jour, dans le temps que l'autre était allé chercher une cruche d'eau à la fontaine, fut surpris en retournant chez lui de le voir perché sur son arbre, &

faisait toutes sortes d'efforts pour se débarrasser.

Ah ! drôle, je vous y tiens, commença à lui dire Misère d'un ton tout-à-fait joyeux. Ciel ! dit-il en lui-même, quels gens sont venus loger chez moi cette nuit ! Oh ! pour le coup, continua-t-il, parlant toujours à son voleur, vous aurez tout le temps, notre ami, de cueillir mes poires ; mais je vous proteste que vous les payerez bien cher, par les tourments que je vais vous faire souffrir. En premier lieu, je veux que toute la ville vous voie en cet état ; ensuite je ferai un bon feu sous mon poirier, pour vous parfumer comme un jambon de Mayence.

Miséricorde, M. Misère, s'écria le dénicheur de poires, pardon pour cette fois, je n'y retournerai de ma vie, je vous le proteste. Je le crois bien, lui répondit l'autre ; mais tandis que je te tiens, il faut que je te fasse payer tout le tort que tu m'as fait ; s'il ne s'agit que d'argent, répondit le voleur, demandez-moi ce qu'il vous plaira, je le donnerai.

Non, lui dit Misère, point de quartier ; j'ai bien besoin d'argent, mais je n'en veux point ; je ne demande que la vengeance & te punir, puisque j'en suis le maître. Je vais, dit-il en le quittant, toujours chercher du bois de tous côtés ; ensuite tu apprendras de mes nouvelles ; ne perds pas patience, car tu as tout le temps de faire de belles réflexions sur ton aventure. Ah ! ah ! gaillard, continua-t-il, vous aimez donc les poires mûres, on vous en gardera.

Misère s'en étant allé, & laissé le pauvre diable

ſur ſon arbre, où il ſe donnait tous les mouvements du monde, & faiſait toutes ſortes de contorſions pour en ſortir ſans y pouvoir parvenir : il ſe mit à lamenter, & cria tant, qu'on l'entendit d'une maiſon voiſine. On vint au ſecours, croyant que dans cet endroit écarté, ce pouvait être quelqu'un qu'on aſſaſſinait. Deux hommes étant accourus du côté où ils entendaient qu'on ſe plaignait, furent bien ſurpris de voir celui-ci monté ſur l'arbre du bon homme Misère, qui n'en pouvait pas deſcendre. Hé ! que diable fais-tu là, lui dit un de ſes voiſins, que ne deſcends-tu ? Ah ! mes amis, s'écria-t-il, le miſérable homme à qui appartient ce poirier eſt un ſorcier, il y a deux heures que je ſuis ſur cette branche ſans en pouvoir ſortir. Tu te trompes, dit l'autre, Misère eſt un très-honnête homme. Il n'eſt pas riche, mais il n'eſt aſſurément pas ſorcier ; autrement nous le verrions dans un autre état que celui auquel il eſt depuis tant d'années ; peut-être que c'eſt par une permiſſion de Dieu que tu es demeuré branché de la ſorte pour avoir voulu lui voler ſes poires. Quoi qu'il en ſoit, la charité chrétienne nous oblige à te ſoulager. Diſant cela, ils montèrent l'un à une branche, l'autre à une autre, & ſe mirent en devoir de débarraſſer leur voiſin ; mais ils n'en purent jamais venir à bout, ils lui euſſent plutôt arraché tous les membres l'un après l'autre, que de le tirer de là. Après toutes ſortes d'efforts inutiles, il eſt ma foi, enſorcelé, ſe dirent-ils, il n'y a rien à faire, il faut en avertir promptement la juſtice, deſcendons.

Ils se mirent en effet en devoir de sauter en bas : mais qu'elle surprise pour ces pauvres gens de voir qu'ils ne pouvaient non plus remuer que leur voisin. Ils demeurèrent de la sorte jusqu'à dix-sept heures & demie *, que le bon homme Misère étant rentré avec un bissac plein de pain, & un fagot de broussailles sur sa tête, qu'il avait été ramasser dans les haies, fut terriblement étonné de voir trois hommes au lieu d'un seul qu'il avait laissé sur son poirier. Ah ! ah ! dit-il, la foire sera bonne, à ce que je vois, puisque voici tant de marchands. Hé ! que veniez-vous faire ici, nos amis, commença à demander Misère aux derniers venus ? Est-ce que vous ne pouviez pas me demander des poires, sans venir de la sorte me les dérober ? Nous ne sommes point des voleurs, lui répondirent-ils, nous sommes des voisins charitables venus exprès pour secourir un homme, dont les lamentations & les cris nous faisaient pitié, quand nous voulons des poires nous en achetons au marché, il y en a assez sans les vôtres.

Si ce que vous me dites est vrai, reprit Misère, vous ne tenez à rien sur cet arbre, vous en pouvez descendre quand il vous plaira, la punition n'est que pour les voleurs. Et en même-temps leur ayant dit qu'ils pouvaient tous deux descendre, ils le firent fort promptement, sans se faire prier, & ne savaient que penser de l'autorité qu'avait Misère sur cet arbre.

---

* *C'est environ midi en Italie, les heures se comptent jusqu'à vingt-quatre, puis recommencent par une.*

Ces deux voisins, étant à terre, remercièrent Misère de ce qu'il venait de faire pour eux, & le prièrent en même-temps d'avoir compassion de ce pauvre diable qui souffrait extraordinairement depuis tant de temps qu'il était ainsi en faction. Il n'en est pas quitte, leur répondit-il, vous voyez bien par expérience qu'il ne peut pas descendre de dessus l'arbre, comme vous venez de faire, & il y restera tant que je l'ordonnerai pour me venger du tort que ce larron m'a fait depuis tant d'années que je n'en puis recueillir un seul quarteron. Vous êtes trop bon chrétien, M. Misère, reprirent les deux voisins, pour pousser les choses à une telle extrémité; nous vous demandons sa grâce pour cette fois; vous perdriez en un moment votre honneur qui est si bien établi de tous côtés, depuis tant d'années que votre famille demeure en cette paroisse; faites trève à votre juste ressentiment, & lui pardonnez selon votre bon cœur à notre prière; au bout du compte, quand vous le ferez souffrir davantage, en serez vous plus riche? Ce ne sont pas les biens ni les richesses, reprit Misère, qui ont jamais aucun pouvoir sur moi; je sais bien que tout ce que vous me dites est véritable; mais est-il juste qu'il ait profité de mon bien, sans que je trouve au moins quelque petite récompense? Je paierai tout ce que vous voudrez, s'écria le voleur de poires; mais, au nom de Dieu, faites-moi descendre, je souffre toutes les misères du monde. A ce mot, Misère lui-même se laissant toucher, dit qu'il voulait bien oublier sa faute,

& qu'il la lui pardonnait; que pour faire connaître qu'il avait l'âme généreuse, que ce n'était pas l'intérêt qui l'avait jamais fait agir dans aucune action de sa vie, il lui faisoit présent de tout ce qu'il lui avait volé, qu'il allait le délivrer de la peine où il se trouvait, mais sous une condition qu'il fallait qu'il accordât avec serment, c'est que de sa vie il ne reviendrait sur son poirier, & s'en éloignerait toujours de cent pas aussitôt que les poires seraient mûres. Ah! que cent diables m'emportent, s'écria-t-il, si jamais j'en approche d'une lieue. C'en est assez, lui dit misère, descendez voisin, vous êtes libre, mais n'y retournez plus, s'il vous plaît. Le pauvre homme avait tous les membres si engourdis, qu'il fallût que Misère, tout cassé qu'il était, l'aidât à descendre avec une échelle; les autres n'ayant jamais voulu approcher de l'arbre, tant ils lui portaient de respect, craignant encore quelque nouvelle aventure.

Celle-ci néanmoins ne fut pas secrète, elle fit tant de bruit que chacun en raisonna à sa fantaisie. Ce qu'il y eut toujours de très-certain, c'est que jamais personne depuis ce temps-là n'a osé approcher du poirier du bon homme Misère, & qu'il en fait lui seul une récolte complette.

Le pauvre bon homme s'estimait bien récompensé, d'avoir logé chez lui deux inconnus qui lui avait procuré un si grand avantage. Il faut convenir que dedans le fonds il s'agissait de bien peu de chose; mais quand on obtient ce que l'on désire au monde, cela se peut compter pour

beaucoup. Misère content de sa destinée telle qu'elle était, coulait sa vie toujours assez pauvrement; mais il avait l'esprit content, puisqu'il jouissait en paix du petit revenu de son poirier, que c'était à quoi il avait pu borner toute sa petite fortune.

Cependant l'âge le gagnait, étant éloigné d'avoir toutes ses aises, il souffrait bien plus qu'un autre; mais la patience s'étant rendue maîtresse de toutes ses actions, une certaine joie secrète de se voir absolument maître de son poirier, lui tenait lieu de tout. Un certain jour qu'il y pensait le moins, étant assez tranquille dans sa petite maison, il entendit frapper à sa porte, & fut si peu que rien étonné, de recevoir une visite à laquelle il s'attendait bien; mais qu'il ne croyait pas si proche; c'était la Mort qui, faisant sa ronde dans le monde, était venu lui annoncer que son heure approchait, qu'elle allait le délivrer de tous les malheurs qui accompagnaient ordinairement cette vie.

Soyez la bien-venue, lui dit Misère sans s'émouvoir, en la regardant d'un grand sang-froid, & comme un homme qui ne la craignait point, n'ayant rien de mauvais sur sa conscience, ayant vécu en honnête homme, quoique très-pauvrement.

La mort fut très-surprise de le voir soutenir sa venue avec tant d'intrépidité. Quoi, lui dit-elle, tu ne me crains point, moi qui fait trembler d'un seul regard tout ce qu'il y a de plus puissant sur la terre, depuis le berger jusqu'au

monarque! Non, lui dit-il, vous ne me faites aucune peur, & quel plaisir ai-je dans cette vie? quel engagement m'y voyez-vous, pour n'en pas sortir avec plaisir? je n'ai ni femme ni enfants, (j'ai toujours eu assez d'autres maux sans ceux-là) je n'ai pas un pouce de terre vaillant, excepté cette petite chaumière & mon poirier, qui est lui seul mon père nourricier, par les beaux fruits que vous voyez qu'il me rapporte tous les ans, dont il est encore à présent tout chargé; & si quelque chose dans ce monde était capable de me faire de la peine, je n'en aurais point d'autre, qu'une certaine attache que j'ai à cet arbre depuis tant d'années qu'il me nourrit; mais comme il faut prendre son parti avec vous, & que la réplique n'est point de saison, quand vous voulez qu'on vous suive, tout ce que je désire, & que je vous prie de m'accorder avant que je meure, c'est que je mange encore en votre présence une de mes poires; après cela je ne demande plus rien.

La demande est trop raisonnable, lui dit la Mort, pour te la refuser; va toi-même choisir la poire que tu veux manger, j'y consens.

Misère ayant passé dans sa cour, la Mort le suivant toujours de près, tourna long-temps autour de son poirier, regardant dans toutes les branches la poire qui lui paraissait le plus, & ayant jeté la vue sur une qui lui paraissait très belle, voilà, dit-il, celle que je choisis; prêtez-moi, je vous prie, votre faulx pour un instant, que je l'abatte. Cet instrument ne se prête à personne,

lui répondit la Mort, & jamais bon soldat ne se laisse désarmer; mais je regarde qu'il vaut mieux cueillir avec la main cette poire, qui se gâterait si elle tombait. Monte sur ton arbre, dit-elle à Misère. C'est bien dit, si j'en avais la force, lui répondit-il, ne voyez-vous pas que je ne saurais presque me soutenir? Hé bien! lui répliqua-t-elle, je veux bien te rendre ce service, j'y vais monter moi-même, & te chercher cette belle poire, dont tu espères tant de contentement. La Mort ayant grimpé sur l'arbre, cueillit la poire que Misère désirait avec tant d'ardeur; mais elle fut bien étourdie, lorsque voulant descendre, cela se trouva tout-à-fait impossible. Bon homme, lui dit-elle, en se retournant du côté de Misère, dis-moi un peu ce que c'est que cet arbre-ci. Comment, lui répondit-il, ne voyez-vous pas que c'est un poirier? Sans doute, lui dit-elle; mais que veut dire que je ne saurais pas en descendre? Ma foi, reprit Misère, ce sont là vos affaires. Oh! bon homme, quoi! vous osez vous jouer de moi, qui fait trembler toute la terre? à quoi vous exposez-vous? J'en suis fâché, lui dit Misère, mais à quoi vous exposez-vous vous-même, de venir troubler le repos d'un malheureux qui ne vous fait aucun tort? tout le monde entier n'est-il pas assez grand pour exercer votre empire, votre rage & toutes vos fureurs, sans venir dans une misérable chaumière arracher la vie à un homme qui ne vous a jamais fait aucun mal? Que ne vous promenez-vous dans le vaste Univers, au milieu de tant de grandes villes &

de si beaux palais, vous trouverez de belles matières pour exercer votre barbarie? Quelle pensée fantasque vous avait pris aujourd'hui de songer à moi? Vous avez, continua-t-il, tout le temps d'y faire attention, & puisque je vous ai à présent sous ma loi, je vais faire du bien au pauvre monde que vous tenez esclave depuis tant de siècles. Non, sans miracle, vous ne sortirez point d'ici que je ne le veuille.

La Mort qui ne s'était jamais trouvée à une telle fête, connut bien qu'il y avait dans cet arbre quelque chose de surnaturelle. Bon homme, lui dit-elle, vous avez raison de me traiter comme vous faites, j'ai mérité ce qui m'arrive aujourd'hui, pour avoir eu trop de complaisance pour vous; cependant je ne m'en repens pas; mais aussi il ne faut pas que vous abusiez du pouvoir que le Tout-puissant vous donne dans ce moment sur moi. Ne vous opposez pas davantage, je vous prie, aux volontés du ciel; s'il désire que vous sortiez de cette vie, vos détours seront inutiles, il vous y forcera, malgré vous; consens seulement que je descende de cet arbre, si-non je te ferai mourir tout-à-l'heure.

Si vous faites ce coup lui dit Misère, je vous proteste, surtout ce qu'il y a au monde de plus sacré, tout mort que soit mon arbre, vous n'en sortirez jamais que par la permission de Dieu.

Je m'apperçois, reprit la Mort, que je suis aujourd'hui entrée dans une fâcheuse maison pour moi. Enfin, bon homme, je commence à m'ennuyer ici, j'ai des affaires aux quatre coins

du monde, qu'il faut qu'elles soient terminées avant que le soleil soit couché ; voulez-vous arrêter le cours de la nature ? Si une fois je sors de cette place, vous pourriez bien vous en ressouvenir.

Non, lui répondit Misère, je ne crains rien, tout homme qui n'appréhende point la mort, est au-dessus de bien des choses ; vos menaces ne me causent pas seulement la moindre petite émotion, je suis toujours prêt à partir pour l'autre monde, quand le Seigneur l'aura ordonné.

Voilà, lui dit la Mort, de très-beaux sentiments ; & je ne croyais pas qu'une si petite maison renfermait un si grand trésor. Tu peux te vanter, bon homme, d'être le premier dans la vie qui ait vaincu la Mort. Le ciel m'ordonne que de ton consentement je te quitte, & ne reviendrai jamais te voir qu'au jour du jugement universel, après que j'aurai achevé mon grand ouvrage, qui sera la destruction générale du genre-humain. Je te la ferai voir, je te promets ; mais sans balancer, souffre que je descende, ou du moins que je m'envole, une reine m'attend à cinq cents lieues d'ici pour partir.

Dois-je ajouter foi, reprit Misére à votre discours ? & n'est-ce point pour me mieux tromper que vous me parlez ainsi ? Non, je te jure, jamais tu ne me verras qu'après l'entière désolation de toute la nature, & ce sera toi qui recevras le dernier coup de ma faux ; les arrêts de la Mort sont irrévocables, entends-tu, bon homme ? Oui, dit-il, je vous entends, & je dois ajou-

ter foi à vos paroles, & pour vous le prouver efficacement, je consens que vous vous retiriez quand il vous plaira, vous en avez à présent la liberté.

A ce mot, la Mort ayant fendu les airs, elle s'enfuit à la vue de Misère, sans qu'on en ait entendu parler depuis, quoique très-souvent elle vienne dans le pays, même dans cette petite ville. Elle passe toujours devant sa porte, sans oser s'informer de sa santé; c'est ce qu'il fait que Misère, si âgé soit-il, a vécu depuis ce temps-là toujours dans la pauvreté, près de son cher poirier; & suivant les promesses de la Mort, il restera sur la terre tant que le monde sera monde.

FIN.